

mouillant un doigt dans la bouche, je le portai en l'air. « Kotchobana ! mauvais chien que tu es, où est ton nez aujourd'hui ? Nous avons le vent au dos. Vois, l'éléphant va partir. Pannzy, à plat, à plat, » lui dis-je, transporté de colère ; je le courbai forcément du canon de mon fusil appliqué sur la nuque.

Un quart de minute ensuite je levai la tête : l'éléphant paissait tranquille comme d'abord. Il ne savait rien de nous, et plus prudents cette fois, nous rentrâmes dans le bois en nous traînant à plat sur le ventre.

Là nous respirâmes. En deux mots, je fis à Kotchobana sa leçon. C'est moi qui allais guider : à moi le premier coup ; lui et Boulandje n'avaient qu'à suivre. Plus d'un quart d'heure nous fut nécessaire pour gagner le dessous du vent, en tournant l'éléphant à la faveur des bois heureusement plantés pour cette manœuvre. Sans trop nous démasquer, nous pûmes voir le colosse, la trompe occupée à saisir des touffes d'herbes, marchant paisiblement comme un animal dans son pacage ; il venait à nous sans nous soupçonner aucunement. Du reste, il ne pouvait rien discerner que par les yeux et les oreilles ; plus d'émanations portées par le vent, et c'est principalement par l'odorat qu'il excelle.

Lorsqu'il vint à se baisser, nous nous portâmes derrière un chétif buisson isolé, à 20 pas dans la plaine découverte ; Kotchobana, Boulandje et un Zoulou, porteur d'un fusil double, me suivaient. Arrivés là, nous pouvions es-

pérer, en attendant, voir passer l'animal à 30 pas de nous ; mais à 40 pas plus loin existait une bordure d'herbes scies haute de 3 pieds, suffisante pour nous cacher, et le long de laquelle il nous était facile de nous porter afin d'approcher de l'éléphant s'il donnait trop à gauche. Kotchobana en avait tout de suite jugé les avantages, et sans me permettre de réflexion : « Là-bas, là-bas, » me dit-il en s'élançant sitôt après avoir vu l'éléphant baisser de nouveau la tête.

Rapides comme des gazelles, nous n'y étions pas encore que déjà la tête de l'animal était relevée ; mais rien n'avait attiré son attention. Nous nous blottîmes, nous faisant aussi petits que possibles, sachant bien que de lui à nous la distance n'excédait point 60 pas. Nous pouvions, répondant à voix basse, échanger quelques paroles. « Quel bonhomme d'éléphant, hein, Kotchobana !... Avoir un si long nez et ne pas nous sentir, de si bons yeux et ne pas nous voir, et d'immenses oreilles sans nous entendre ! En vérité, nous sommes heureux ! »

Nos fusils étaient armés, pour éviter le tic du bec de la gachette à une distance trop courte, ce qui eût pu donner l'éveil et nous faire perdre les cinq secondes qui précèdent le coup, secondes indispensables pour loger une balle dans la cervelle même d'un éléphant, car sa boîte a relativement des proportions infiniment petites. « Eh bien, Kotchobana, nous y sommes enfin ; c'est ici que nous allons voir : à 35 pas, je te ferai signe ; ensemble, debout, et vise

bien ; je t'en donnerai tout le temps ; et pas de peur, je suis avec toi. »

Mais tout en lui faisant songer que j'étais avec lui, je songeais, moi, qu'il était avec moi ; car seul je n'eusse probablement pas osé penser à l'attaque d'une semblable masse. Je veillais seul. Debout ! et tous trois nous surgîmes effrontément comme des diables sortant de terre. Cinq secondes : boum, boum ! Deux coups partis. Kotchobana croit entendre un froissement et joue des jambes. Devant moi la fumée m'intercepte la vue, et je m'élançai aveuglément après Kotchobana.

Boulandje, avec sa patraque d'une dureté sans pareille, était encore en joue, lâche son coup au moment où j'allais le croiser et me fait voler la barbe. Ce n'était pas le cas d'en demander raison ; je croyais l'éléphant à nos trousses, et, rapide, j'avais franchi 20 pas, lorsque nos suivants restés dans les bois nous crièrent à tue-tête : *Uncklove fyle, uncklove fyle!* l'éléphant est mort !

Nous nous arrê tâmes, Kotchobana et moi, nous regardant en riant et rechargeant nos armes, car un éléphant tombé n'est pas toujours un éléphant mort. « Es-tu prêt ? Allons ! » La joie de ce premier succès produisait chez moi une exaltation bien près de la folie. « Allons, dis-je aux miens, à 5 pouces au-dessus de l'œil droit, vous verrez le trou de ma balle ; si elle n'a pas frappé là, l'éléphant sera compté pour vous. » Mais aussi j'en étais sûr ; j'y avais apporté tant d'attention que je l'avais vue frapper.

Nous approchâmes avec précaution, écartant les roseaux qui nous barraient le passage et nous interceptaient la vue du géant abattu ; nous en étions à 5 ou 6 pas ; un bruit sourd comme le roulement du tonnerre dans le lointain s'échappait de son corps : c'était l'air contenu dans ses larges intestins qui se dégageait ; et nous, ignorants, nous allions reculer, croyant à une menace, lorsque je parvins à découvrir, immobile et couchée sur le côté droit, notre proie, que je jugeai bien morte.

Toutefois, comme la bête sanglottait par dégoût, que le bruit semblait partir d'un animal encore vivant, je lui lâchai mon coup au poitrail. Kotchobana et Boulandje, pour assurer sa mort, déchargèrent aussi le leur : c'était, disaient-ils, afin de mettre l'éléphant hors d'état de les *kotlissa* (tromper indignement). Immédiatement ensuite, j'en pris possession en lui sautant sur le flanc droit, où j'avais assez d'espace pour me promener comme l'on fait d'ordinaire à bord d'un navire ; il avait plus de 40 pieds et demi à la tête.

Tout chasseur comprendra que je ne pouvais pas me rassasier de la vue d'un animal si énorme, lui qui l'instant d'auparavant eût eu trop beau jeu de nous saisir et de nous écraser tous. Il était là gisant privé de vie ; ma balle, un rien proportionnellement à sa grosseur, la lui avait enlevée par une pénétration de 14 pouces dans la cervelle. Mon fusil, que je contemplais avec orgueil, était par rapport à l'éléphant moins qu'une allumette, et pour-

tant, quel effet ! L'animal était là sous moi, qui me promenais sur son vaste cadavre.

Ce pouvait être un rêve : aussi comme nous le palpâmes, comme je sondai la blessure qui lui avait donné la mort, et que d'étonnantes et singulières réflexions, celles du moment faites par mes Cafres ! Ils avaient vu tout ; la tentative avait été si promptement couronnée, qu'il leur paraissait facile de tuer désormais des éléphants, beaucoup d'éléphants, sur les dents desquels ils basaient déjà leur fortune d'avenir. Rien n'encourage comme le succès, et puis n'avions-nous pas là fait preuve d'une excessive hardiesse pour un début ? N'était-ce point en plaine que nous avions eu la témérité de nous attaquer à plus fort et plus lesté que nous ? Là point de retraite possible ; l'animal blessé, furieux, nous chargeant, avait le champ libre et nous saisissait avant que nous eussions pu disparaître dans les bois.

C'était un duel à mort où notre sang-froid nous avait favorisés dans une position qui pouvait devenir des plus critiques. Il fallait que nous fussions bien jeunes chasseurs pour en avoir accepté les chances. Mais aussi n'avais-je pas juré par saint Hubert de me comporter dignement à la première rencontre avec un éléphant, et, pour prix de ma dévotion, n'était-ce pas lui qui s'était plu à diriger mon coup ? A tout seigneur tout honneur, et saint Hubert sera honoré. Pour moi qui en avais recueilli les bénéfices, je reconnais lui devoir encore mille actions de grâce. Ce ne

fut pas sans peine que je me séparai de l'objet sur lequel se concentraient mes regards et mes réflexions; le soleil baissait rapidement, et 3 lieues nous restaient à parcourir pour atteindre le mouzi de Noboka.

Kotchobana et Boulandje étaient d'une joie folle, d'autant que je venais de les gratifier chacun d'une vache pour les remercier d'avoir joué leur vie de concert avec moi. L'un et l'autre portaient quelque chose qui avait appartenu à l'éléphant, la queue, titre de possession, et les oreilles, dont la grandeur avait excité mon admiration. En une demi-heure, nous eûmes rejoint les bords du lac, où Henning venait tout récemment de tirer quelques coups aux hippopotames; bientôt nous l'entendîmes parler hautement à une dizaine de Cafres, dont les voix mélangées et rapides me donnèrent à penser qu'il y avait du nouveau, sachant depuis longtemps combien ces hommes sont loquaces dans le succès.

« Henning, Henning! — Hallooh! — Eh bien, quoi? — Nous avons un hippopotame. — C'est bien. — Vous venez de la baie, l'avez-vous vu? — Oui, non. — Pourquoi non?... » Nous étions, malgré les broussailles, arrivés côte à côte.

« Qu'est-ce que cela? fit-il en arrondissant les yeux et palpan la queue de l'éléphant. Où avez-vous trouvé cela? Seriez-vous tombés sur un éléphant mort? — Pas le moins du monde. Ne voyez-vous pas que cette queue saigne encore? Là-bas nous l'avons tué dans la plaine que vous

veniez de traverser, vingt minutes au plus après votre rencontre. — Qui l'a tué? — Moi. — Diable! dit-il, stupéfait d'étonnement et quelque peu remué par l'envie; ce n'est pas à moi qu'arrivera pareil bonheur. — Bah! c'est moins que rien; il suffit de les voir, les tirer n'est rien. Celui-ci est tombé comme une masse. On nous a fait des contes bleus pour ce qui regarde l'éléphant: c'est un animal plus facile à tuer qu'un buffle. Essayez plutôt à la première occasion, et vous verrez si j'ai tort.»

En lui parlant dans ce sens j'étais persuadé que j'exciterais davantage ses désirs tout en lui aplanissant les difficultés. Henning s'y laissa prendre; poussé par son amour-propre de chasseur, comme aussi par amour du lucre, il tenta, réussit, et devint sous moi le premier chasseur d'éléphants de tout Natal.

De retour au mouzi, il me fallut y recevoir les offrandes de maïs qui arrivaient de toutes parts, accompagnées de force compliments. On ne me traitait plus que du nom de *Kos-Omkoulou*, *Omdoda*, *Manschla*, *Kakoulou*, c'est-à-dire le grand maître, l'homme très-fort. C'étaient nos succès qui nous attiraient ces bénéfiques. L'abondance allait régner le lendemain, et par'elle ce jour allait se passer comme une fête; c'est à moi qu'on la devait, c'est moi que l'on en remerciait.

Noboka, qui, pour une affaire plaidée devant lui, n'avait pu venir à moi, s'était empressé de me faire adresser un pot d'excellente bière que je dégustai en fumant ma

pipe, tandis que les miens rôtissaient leurs épis de maïs. Il était fort tard quand je pus me laisser aller au sommeil qui fuyait mon imagination. Les moustiques y étaient bien aussi pour leur part, et, fatigué de les chasser, je finis par tomber assoupi sur la terre, où mes rêves me conduisirent au sein de troupes nombreuses d'éléphants. Les décrire serait au-dessus de mes forces, et qui me lira ne veut point se plonger dans le poétique domaine des rêves.

Mais à coup sûr cette nuit a été la plus belle de ma vie. Heureux de ces illusions si chères au cœur d'un chasseur d'éléphants, neuf comme je l'étais alors, j'eusse voulu les prolonger et dormir plus longtemps, lorsque Noboka lui-même vint me donner le réveil pour me complimenter. Ne le reconnaissant pas et sans m'être donné la peine d'ouvrir les yeux, je l'envoyai d'abord brusquement à tous les diables. Kotchobana, qui était proche, se tuait de me crier : « C'est Noboka, Noboka qui vous parle ! » J'avais autrement besoin de repos que de compliments ; mais Noboka me les offrait de si bon cœur, il croyait me faire tant de plaisir en m'adressant ses *kokuma* (discours) que je m'efforçai par décence d'ouvrir les yeux et les oreilles afin de l'entendre ; puis je me hâtai d'envoyer du monde me détacher les dents de l'éléphant, tandis qu'une autre partie devait dépecer l'hippopotame, dont je ne me réservai que quelques livres de lard pour l'usage de la journée. Quant à moi, j'étais si raidi par la fatigue de la veille

qu'il m'était presque impossible de songer à chasser de nouveau.

J'appris de Noboka qu'une troupe d'éléphants se tenait volontiers dans de grands roseaux non loin du point où nous avons chassé, mais que ce lieu était d'un accès difficile et dangereux pour les chasseurs; que, quelques jours auparavant, David Stellaer, Richard King, Douglas, Parkins et leur fameux Cafre Ho s'y étaient vus pourchassés par des femelles, et avaient dû, malgré leurs puissantes armes, renoncer à les y attaquer.

Quand je vins à parler avec lui de la chasse aux hippopotames, lesquels nous avaient en vain dépensé tant de balles, Noboka me dit : « C'est vrai, vous n'avez pas eu de bonheur; vous deviez dès le jour même en obtenir davantage; mais il en est assurément qui mourront des suites de leurs blessures. Chaque jour au matin je ferai inspecter la surface du lac, et mes gens les retrouveront, soyez-en sûr; car, quoique les Amazoulous du haut de l'Om-Philos en dédaignent la chair, les miens et moi depuis longtemps y sommes habitués, et nous la prisonnons beaucoup. Nous consommons beaucoup moins de celle de l'éléphant. Chacun, voyez-vous, tire parti de son industrie, et ma troupe a toujours été réputée la plus vaillante et la plus heureuse dans la chasse des éléphants et des hippopotames. Une fois, c'était il y a quelques années, sous Dingaan, mes hommes tuèrent treize éléphants en une seule demi-journée. — Comment est-ce possible

avec des assagayes? — Oui, des assagayes, mais grandes, mais fortes et lourdes, faites exprès pour cette chasse.»

Poursuivant alors, Noboka m'expliqua comment un seul homme s'approchait d'abord en rampant, et presque à bout portant lançait une assagaye au fer plus arrondi que de coutume, précisément dans un des jarrets de l'animal, de manière à le couper en partie par le tranchant de l'arme, dont l'action devait être horizontale. Dans l'impossibilité de fuir, l'éléphant restait là, et la troupe des guerriers faisait le reste.

Quelque inintelligible qu'ait toujours été pour moi la chasse de l'éléphant à l'arme blanche, couronnée du succès, dont me parlèrent plusieurs Cafres, je crois devoir en admettre la possibilité, car Dingaan n'avait nul autre moyen de s'en procurer les dents. Toujours est-il, et je crois bien faire en le disant, qu'une assagaye ordinaire de combat lancée par moi sur un éléphant mort ne pénétrait pas au-delà de 4 ou 6 pouces; la distance était de 6 pas, et j'avais quelque habitude du lancer de cette arme, puisque déjà je m'en étais servi avec avantage pour tuer de vieux buffles blessés, lesquels étaient debout et pouvaient partir. La difficulté principale pour l'éléphant consistait dans le relâchement de la peau ridée de l'animal et non dans la solidité du tissu; et pour preuve je signalerai les rhinocéros *Africanus bicornis* et *R. simus*, bien plus l'hippopotame, dont les peaux tendues par l'embonpoint laissent sans résistance pénétrer toute la

longueur du fer, bien qu'elles soient beaucoup plus épaisses et d'une consistance plus solide. On pourra consulter et inspecter pour s'en convaincre les puissantes et redoutables cravaches des conducteurs hollandais, faites de ces mêmes peaux, et qui partout dans l'Afrique australe sont connues sous le nom de *chambocks*.

Naturellement Noboka fut ensuite conduit à me dire quels étaient les moyens employés pour les hippopotames. Déjà j'en avais deviné quelque chose en longeant le lac, où des pieux fichés, présentant la pointe au ras de l'eau et près du bord, avaient provoqué de ma part différentes questions. « Vous savez, me dit ce chef, que l'hippopotame, tout stupide qu'il paraît, ne laisse pas que d'avoir un esprit d'observation et une mémoire qui le servent admirablement à éviter les pièges tendus par l'homme. Les fosses recouvertes sont, je le sais, un moyen généralement employé vers Touguela et différents lieux principaux où ils abondent ; mais, outre qu'elles exigent un grand travail et qu'elles offrent à l'homme un danger constant, elles sont bientôt connues de ces animaux, qui, libres et non pressés, les évitent, soit en rebroussant chemin, soit en passant à côté. Elles sont d'autant plus reconnaissables qu'on les voit constamment garnies des deux côtés de branches mortes de mimosas, lesquelles y conduisent l'animal comme par un entonnoir, et que leur surface est dénuée d'herbes, à cause de la légèreté de la couche de terre qui les revêt. Depuis longtemps nous avons délaissé les nôtres

pour recourir à un autre système qui exige, il est vrai, plus d'activité, mais par lequel nos chasses faites en temps opportun nous rapportent toujours un ou plusieurs d'entre eux.

« Voici en quoi consistent nos moyens, ajouta Noboka : nous sommes dans l'usage de brûler à diverses époques les herbes de différents points des bords du lac. Ces herbes renaissent bientôt vertes et tendres. Les hippopotames les préfèrent alors, et presque tous hantent les lieux où elles croissent. Une fois assurés de leur fréquentation sur tel ou tel point, nous profitons d'un vent qui vienne du lac, de telle façon que ces amphibiens sortent sous le vent. Le rendez-vous est assigné pour la nuit aux traqueurs, sur un espace assez éloigné et assez étendu, tandis que durant le jour deux ou trois pieux sont plantés vers l'embouchure de chaque issue comprise dans le rayon qui doit être cerné. Suivant le lieu qu'ils occupent pendant la journée, les hippopotames y aboutissent par des chemins différents, qui sont rarement ceux par où ils doivent être forcés à rentrer.

« Vous comprenez facilement qu'à un signal donné, entre onze heures et minuit, le demi-cercle d'hommes, se rétrécissant toujours, contraigne les grosses bêtes à se grouper sur le point voulu, et qu'à un autre signal un bruit de voix et de boucliers retentissants de 200 hommes partant à la fois détermine une panique suivie d'une retraite précipitée. N'écouter que la peur, et toujours par

instinct, les hippopotames courent vers l'eau, profitant du premier sentier fait par eux, et se laissent tomber lourdement sur les pointes aiguës, qui les transpercent ou les mettent hors d'état de tenir l'eau. L'affaire faite, chacun des traqueurs va se reposer en attendant le jour, où l'empressement est grand de retirer les empalés ou d'achever les éclopés. »

Il me fut aisé de comprendre les avantages que présentait une chasse de ce genre exécutée avec précision, et, curieux, je voulus engager Noboka à en ordonner une à laquelle je me proposais de coopérer avec mes tireurs, qui n'eussent pas demandé mieux, en dépit des moustiques qui volent la nuit par nuages sur les lieux indiqués ; mais comme il m'objecta que la saison n'était pas propre, et que, pour préserver ses jardins de la visite nocturne des sangliers et des ccudous, beaucoup d'hommes lui étaient nécessaires, je renonçai à solliciter davantage.

J'eus aussi ce même jour l'avantage de rencontrer chez Noboka un Cafre *makazane* qui vivait confondu parmi les autres. Sa tribu habite le côté supérieur de l'Om-Pongola, et aussi une partie de la rive droite, celle qui tend à se rapprocher de *Delagoa-Bay*. Elle est soumise aux Amazoulous, sans jamais se mêler à ceux-ci, qui s'estiment supérieurs. Certaines marques indélébiles, plutôt encore que les préjugés, tendent à perpétuer la différence et à empêcher la fusion. Ainsi les Makazanes n'ont point aux oreilles ces larges ouvertures qui servent aux Amazoulous à loger

et maintenir un gros tronçon de roseau d'Espagne contenant du tabac en poudre. Ils ont en revanche, à partir du sommet du front jusqu'au bout du nez, une série d'incisions s'étendant sur une ligne droite, lesquelles équivalent à un tatouage en relief, en raison de quoi les boers de l'expédition Triehard nommèrent ces peuples *Knoop-neus-Kaffers*, Cafres à nez boutonné. Ils ne sauraient en guerre lutter avec les Amazoulous. Leur infériorité en masse est constatée. Ils ont aussi individuellement moins de courage, leur force physique est moindre, ce qui vient probablement de l'insalubrité du climat de leur pays, qui a vu mourir tous les blancs qui ont tenté de le traverser, si l'on en excepte John King, le seul qui ait réussi à le faire il y a quinze ans. L'expédition commerciale de M. Norden et C^{ie}, du Cap, entreprise à grands frais pour recueillir l'ivoire et aboutir à Delagoa-Bay, resta sans résultat. Après de beaux succès, les chariots furent abandonnés à trois journées de marche du comptoir portugais. Tout le monde, blancs, Hottentots et Cafres, avait succombé aux maladies, excepté un nègre mozambique nommé Swart-Henderick, lequel aussi, presque mourant alors, trouva cependant assez de force dans son tempérament pour résister. Je connus cet homme à Natal.

L'exploration des docteurs anglais Cauwey et Green, bien que rapide, ne le fut pourtant pas assez pour les préserver : l'un mourut à son arrivée à Delagoa ; l'autre, quelques jours ensuite, à bord du navire sur lequel il effec-

tuait son retour. De l'expédition Triechar, composée de 75 personnes, le navire *Mazeppa* n'en ramena que 17 : c'étaient deux fils de Triechar, trois ou quatre jeunes gens au plus ; le reste ne se composait que de femmes et de jeunes enfants ; tous les hommes au-dessus de trente ans étaient morts : les vieux avaient été emportés les premiers ; les survivants avaient tous le teint pâle et livide, les yeux caves et cernés de noir, l'abdomen démesurément gonflé, à tel point que les enfants, chez qui cela était plus sensible encore, avaient de la peine à se baisser pour ramasser quelque chose. Deux ans plus tard, leur condition de santé ne s'était pas améliorée.

Quatre hommes, détachés de Pieters-Mauritz-Burg pour communiquer à Delagoa avec Smellekaamp, du navire hollandais *Bresilia*, firent la route à cheval en 1843. Rien ne leur manquait, et, malgré leur diligence, les maladies gagnèrent deux d'entre eux, qui succombèrent en quelques jours. Smellekaamp venait d'y perdre tout son équipage. M. Azevedo, beau-fils du gouverneur de Quilimane, que je vis de relâche à Natal, me dit un jour, à propos des maladies qui enlèvent les Européens à la côte occidentale d'Afrique : « Monsieur, vous voyez en moi le reste des survivants de cent Portugais venus directement de Lisbonne. Une année de séjour à Mozambique, Quilimane et Sofala, a suffi pour tout moissonner. »

A ces dangers certains, insurmontables, que court la santé des explorateurs chez les Makazanes, il faut joindre

encore la fourberie de ces Cafres, dont la réputation comme empoisonneurs s'étend fort au loin et paraît méritée. « Défiiez-vous, m'avait dit Houahouaho avant mon départ pour la baie de Sainte-Lucie; ne touchez ni à un pot de bière ni à un pot de lait avant que celui qui vous l'offre en ait bu lui-même une certaine quantité devant vous, parce que là vous ne serez plus très-loin des empoisonneurs. » Il est vrai que l'usage le veut ainsi chez les Amazoulous, et que de lui-même l'auteur du présent porte tout d'abord les lèvres au liquide offert, afin de prouver l'absence de poison et d'inspirer la confiance. Moi, chaque fois que je m'étais aperçu de la tentative de démonstration, j'avais eu soin de repousser la tête de mon essayeur, et mes gens trouvaient ma conduite de la dernière imprudence.

Les Makazanes des bords de la Delagoa-Bay savent au moins manier une embarcation. Il paraît qu'ils sont parvenus à se construire des pirogues, et ils osent s'y hasarder pour opérer des transports ou afin de s'adonner à la pêche. Par ces habitudes, ils diffèrent essentiellement des Amazoulous, qui n'ont jamais rien établi pour le passage d'une rivière, pas même un mauvais radeau. Aussi, lors de la crue des eaux, les fleuves, comme barrières naturelles, interceptent entre eux toute communication; car, quoique se baignant fréquemment, il est rare de trouver quelques Zoulous sachant nager. Ce qui probablement les empêche de se livrer à l'exercice de la natation, c'est le manque d'eau profonde dans leurs rivières durant une

bonne partie de l'année, puis la répulsion qu'ils éprouvent lors de la crue, alors qu'abondent les crocodiles, hideux squelettes vivants, cachés, invisibles, qui surgissent tout d'un coup, happent sans pitié et disparaissent, étouffant sous l'eau les cris de leur victime.

Quant aux éléments de l'art nautique, si l'on n'en rencontre chez eux aucune trace, c'est que les Amazoulous sont un peuple venu des sources de l'Om-Philos. *Ama* est la désignation du pluriel, et *zoulou* veut dire *d'en haut*¹. En outre ils ne demandent rien à la mer : le poisson n'est pas considéré par eux comme une nourriture destinée à l'homme; ils en ont horreur. La chair du poisson, disent-ils littéralement, c'est de la chair de serpent : *Ignama ka iniouka*. Pour eux point de différence : aussi, comme pas un seul produit de la mer ne les tente, n'auraient-ils aucune raison de s'exposer sur elle; et lorsque je dis de la mer, je devrais dire également des fleuves.

¹ Un voyageur français vient de publier sur les Amazoulous quelques détails, tantôt vrais et souvent faux, qu'il tient d'un déserteur intéressé à noircir la tribu qu'il a quittée. Ce voyageur prend le mot *zoulou* au figuré. Selon lui, les Amazoulous s'intitulent les *Célestes*, ce qui me paraît tout à fait erroné, les Amazoulous n'attachant à tout ce qui vient du ciel aucune idée de supériorité. Du reste, puisque je tiens surtout à instruire ceux qui me liront, et qu'il y a dans le récit de l'investigateur dont je parle une foule d'erreurs graves, d'erreurs commises avec intention, des histoires de mangeurs d'hommes et de Petit Poucet, comme pour concentrer un jour sur les populations du Sud-Est tous les rayons de la civilisation, je ferai remarquer qu'un peu plus loin le narrateur dit, toujours en parlant des Amazoulous (ceux d'en haut) : Ils s'appellent encore *Amazisis* (ceux d'en bas). Quelle absurdité!

CHAPITRE XIX.

Retour au camp. — Un Cafre blessé par un buffle. — Antilope kobus ellipsiprymnus. — Le retour d'une chasse. — Dégâts que nous commettons.

La chasse des hippopotames pouvait fort m'engager à rester plus longtemps au mouzi de Noboka ; mais la chaleur se faisait extrêmement sentir durant tout le jour, et la nuit l'acharnement des moustiques ne nous laissait aucun repos. Bien plus, tous tant que nous étions nous souffrions déjà de l'influence méphitique du brouillard qui, chaque soir, comme un manteau gris, s'étendait sur la vaste plaine de roseaux qui accule la baie de Sainte-Lucie sur 42 ou 45 lieues de circonférence.

Je consultai les miens, chez lesquels les mêmes dispositions se manifestèrent ; et sans plus tarder, j'arrêtai le départ au lendemain 4^{er} janvier 1842. Nous partimes donc. En un jour et demi de marche forcée, nous eûmes franchi les 23 lieues qui séparaient la baie de mon camp.

Lorsqu'à mon arrivée je débouquai des bois à 400 pas de ma demeure improvisée, je ne fus pas peu surpris d'apercevoir des vautours perchés sur les arbres qui dominaient ma tente, tandis que quelques autres se disputaient à terre des débris. De trois hommes que j'y avais laissés, deux pouvaient chasser pour leurs besoins, mais le troi-

sième devait rester à la garde de mes effets ; tel avait été mon ordre. La présence des vautours me persuadait qu'il n'était point respecté, et, vexé de cette infraction, je me présentai mécontent à l'entrée d'une des huttes.

Mais combien fut rapide le revirement de mes idées, combien fut cruelle ma surprise en reconnaissant mon Cafre Mahlé, étendu baigné dans son sang, le corps écorché, couvert de lambeaux, la jambe droite prodigieusement gonflée, le mollet retenu par des lattes d'entre lesquelles s'échappaient des morceaux de chair débordants ! Les mouches bruissaient tout autour, vives, hardies, gonflées, prêtes à déposer leurs larves sur mon homme, qu'elles considéraient déjà comme un cadavre.

« Qu'est-ce donc, Mahlé ? Que vous est-il arrivé de si triste ? » Et le pauvre diable, fatigué de pousser des cris de douleur, me regardait, les traits contractés, puis s'efforçant : « *Iniaty boulala mena, omkos*, un buffle m'a abîmé, maître ! — Comment donc avez-vous fait, malheureux ? — Ah ! je le vois, je le tire ; il tombe, et sans recharger mon coup je vais à lui. Wilhelm était avec moi. Le buffle se relève d'un bond, et lesté et lourd il fond sur moi, les cornes à raser la terre. Il me relève et m'accule à un buisson épineux, forçant de ses cornes, que je saisis, et par lesquelles je maîtrise un instant sa force. — Wilhelm ! ho ! Wilhelm ! je comptais sur lui ; je l'appelle. Wilhelm était parti. — Wilhelm ! ho ! Wilhelm ! Wilhelm ! Wilhelm ! Wilhelm était loin. La force me manque, la pointe des cornes me glisse,

s'échappe de mes mains, et le buffle, en se dégageant, donne un coup de tête par côté et me fend le mollet de la cheville au jarret, coupant les muscles vers le milieu, puis il s'échappe. Moi alors de me traîner, appelant Wilhelm, l'assurant que le buffle était parti, sans quoi je fusse resté là.—Qu'avait donc fait Wilhelm durant ce temps? Où était-il parti, le gredin? — Ah! monté sur un arbre.—Laisse, va, Mahlé, Wilhelm me le paiera, le poltron, l'homme sans cœur! Lui, laisser tuer son camarade lorsque son fusil était chargé! Le lâche, où est-il? — Lui et Nanana sont partis à la recherche de mon fusil, laissé sur les lieux et peut-être brisé par le buffle. »

Il y avait trois jours de cet accident, c'était le 30 décembre, précisément celui de ma chasse à la baie de Sainte-Lucie, le jour le plus marqué dans ma vie de chasseur durant trois années consécutives, jour néfaste signalé chaque fois par de terribles accidents ou par des revers qu'il m'était impossible d'éviter et de réparer.

Ce ne fut pas pour moi une facile besogne que de visiter l'énorme et hideuse plaie de mon Cafre, de l'éponger et de rassembler entre eux ces muscles détachés, pendants à 6 pouces au-dessous du talon. Ajoutez à cela que je n'avais pas la moindre idée du mode à suivre en pareil cas. Si je l'avais su, que de regrets amers épargnés! Quel service j'eusse pu rendre, et pour moi quelle satisfaction! Mais rien ne m'était connu, et jamais ne me vint à l'esprit la pensée de recoudre les bords. Aussi, malgré mes soins,

deux années et demie s'écoulèrent. La plaie, cicatrisée en partie, était encore dénuée de peau vers la coupure des muscles, restés écartés, et mon homme incapable de marcher comme un autre.

Chaque jour c'étaient de nouveaux bandages, pour lesquels j'avais sacrifié mes chemises; des bains, des cataplasmes. Mais souffrant de nos précautions peut-être plus qu'en abandonnant le mal aux soins de la nature, Mahlé, lorsque nos travaux nous occupaient entièrement, avait la manie d'enlever l'appareil et d'exposer sa plaie au soleil. Comme je le sus, je le prévins que les larves de mouches y seraient infailliblement déposées. Deux jours ensuite il se plaignit grandement de n'avoir pas suivi mon conseil, car en effet les vers pullulaient dans les replis de la plaie et lui causaient d'atroces douleurs!

Que faire? J'étais on ne peut plus embarrassé. Les extirper n'était pas possible par les moyens ordinaires; la gangrène pouvait s'y mettre: il faudrait lui couper la jambe. Jamais je n'ai vu faire semblable opération, et puis comment oser la tenter si j'y étais requis, moi qui hésite à saigner un malade? Je me mis en quatre pour trouver un moyen. J'avais à ma disposition de l'arsenic, du sublimé corrosif et de la noix vomique; à tout hasard je m'arrêtai à l'emploi du poison végétal dont je fis une décoction. On en baigna la plaie une seule fois, les vers disparurent. Seulement à six semaines de là, Mahlé avait cessé sa plainte continuelle de nuit et de jour: *Ahé m'âmé, ahé*

mahmé ! Pauvre diable, qui toute sa vie conservera un bien triste souvenir de nos chasses.

C'était de tous le serviteur le plus fidèle, l'homme le plus intelligent pour se rendre utile, et de mes tireurs le plus adroit. Cet accident vint lui ravir ses espérances au début de nos brillants succès. A mon retour je fis pour lui ce que je pus ; mais tout cela, et j'eusse fait dix fois plus, ne vaudra jamais sa jambe ; car chez un peuple dominé par les idées guerrières, l'état physique d'un homme sert souvent de base à la considération. Un invalide est relégué dans un mouzi, moins utile qu'une vieille femme et souvent à charge à ses voisins. De là l'existence la plus triste dont un homme puisse être accablé.

A deux jours de là je comptais deux hommes de plus hors de service : Houahouaho et Nanana. Tous deux avaient été mordus par un serpent durant leur sommeil ; il fallait au moins neuf ou dix jours pour attendre leur guérison, encore ne devait-elle venir qu'après de cuisantes douleurs. Ce qui m'étonnait le plus était de nous voir seulement au premier accident de ce genre depuis notre séjour à Om-Philos, car le soleil ne se couchait pas sans que nous eussions tué plusieurs de ces hideux reptiles. Une fois, l'un d'eux s'échappa des matelas que je déroulais afin de me coucher, et peu de temps après, un autre s'était glissé dans la poche de mon paletot de chasse, jeté par terre à défaut de porte-manteau.

Mais s'il fallait tenir compte des mille aventures de ser-

pents qui prennent place durant une chasse de plusieurs mois dans ces contrées, si le narrateur prétendait n'en omettre aucune, quel voyageur assez hardi oserait ensuite s'y exposer?

Nous étions alors dans la saison des fruits; un jour que la chaleur était excessive, mes chasseurs, à défaut de prunes et d'abricots sauvages, avaient détaché des fruits verts et longs qui laissaient suinter un lait blanc vers la cassure. Comme je vis qu'ils en mangeaient afin de faire diversion à la soif ardente dont ils souffraient, et que je ne connaissais pas encore cet aliment, je leur en demandai quelques-uns. Boulandje s'empressa de satisfaire mon désir. Curieux, mes Cafres me regardaient les déguster, et un rire général accueillit la grimace forcée que l'excessive amertume du fruit me fit faire. J'eus beau cracher, et deux heures plus tard étancher ma soif et me rincer la bouche, le goût amer se maintint à mon palais jusque vers le soir. Assurément, ce n'était pas par sensualité que mes gens en avaient mangé chacun douze ou quinze. Je crois que les glandes salivaires pouvaient se trouver bien de la diversion; mais en outre, j'incline à penser que les Amazoulous reconnaissent à ce fruit certaines propriétés médicinales. Or les Amazoulous n'attendent pas toujours qu'une maladie se déclare pour user des médicaments propres à la combattre. Souvent même ils croient la prévenir en consommant d'avance les fruits, les simples, ou les racines que l'on est dans l'usage d'administrer aux malades.

L'amertume si tenace de ce fruit, égale, selon moi, à celle du sulfate de quinine, pourrait bien réussir à couper la fièvre. La plante qui le produit s'élève et se soutient sur les arbres voisins ; elle est laiteuse et si molle qu'elle a besoin d'appui.

Jusqu'au 40 janvier, nous abattîmes bon nombre de buffles et de cannas, et tout en chassant dans les montagnes nous abattîmes une assez belle antilope de taille moyenne, le *nala* des Amazoulous, *roye-rhée-book* des colons, *Redunca Lalandii* des naturalistes. La possession de cet animal me fit éprouver quelque plaisir ; c'était le premier, et l'espèce en est assez rare dans ces parages. Elle est la plus voisine du *Redunca capreolus* et de l'*Eleotragus*.

Ce jour-là, je m'étais mis en chasse dans le but spécial de faire diversion à mes occupations ordinaires. J'avais débuté par blesser un buffle, dont les traces suivies plus d'une heure me conduisirent insensiblement vers la rivière, où je les perdis. Il fallait songer à autre chose ; j'allai très-loin et retombai sur une autre sinuosité de l'Om-Philos.

Là, sur le penchant d'une montagne parsemée de pierres et de mimosas, j'aperçus un canna, et je cherchai à le tourner pour le tirer. Dans la direction que je pris, je gagnai le sommet d'où je planais sur la rivière sise à ma gauche. Un coup d'œil jeté sur elle me fit hésiter : un hippopotame se promenait paisiblement sur la grève de l'autre rive.

Cependant, comme je n'étais plus loin de mon canna, je continuai, et bientôt après je le découvris à 200 pas. Il fallait faire encore un détour en rampant; cette manœuvre me fit entrevoir à 60 pas à peine un animal que je pris pour une femelle de coudou. Quelques secondes écoulées, je vis mieux et je reconnus parfaitement une femelle d'ipiva, *Kobus ellipsiprymnus*. Alors je me blottis pour attendre et observer; car il m'importait assez peu d'obtenir une femelle, dont un exemplaire était en ma possession depuis mon retour de Spékèle.

Ma patience ne fut pas mise à une longue épreuve; quelque chose vint à bouger à 80 pas: des cornes très-longues, une tête, un ipiva mâle! Je pouvais l'approcher encore; mais la crainte de le voir déguerpir trop lestement me décida: je l'ajustai au cou et lui traversai la gorge.

Au même instant, deux femelles qui fuyaient me passèrent à 40 pas; je rechargeais mon arme quand vint Boulandje furetant aux environs et qu'avait attiré la présence de ces deux antilopes. Il fallait suivre et chercher l'animal blessé, que nous entendîmes non loin souffler et battre de ses cornes les branches d'arbres, comme s'il voulait passer sur elles sa fureur. Il pouvait y avoir quelque danger à l'approcher; j'étais sur mes gardes, et lorsqu'il tendit de mon côté son nez teint de sang, faisant ensuite un circuit d'une marche chancelante, je lui lâchai mon coup dans le haut de la fesse droite, de manière à le démonter complètement. Ma balle l'avait traversé de part en part; il tomba sous le

coup, et, joyeux, je l'empoignai aux cornes qu'il agitait encore, mais d'une manière mourante.

Wilhelm nous avait aussi rejoints. Son aide nous vint fort à propos ; car pour conserver cette belle pièce je m'étais arrêté à l'idée de passer la nuit sur les lieux. La besogne fut lestement faite ; le soleil se couchait lorsque nous nous mîmes en marche chargés de la précieuse dépouille.

Malheureusement, ni moi ni mes gens n'avions songé que la nuit devait être obscure ; car, comme disent les Cafres, la lune était morte. Wilhelm, à qui je réservais toute corvée pénible depuis l'affaire de Mahlé avec le buffle, avait nécessairement dû prendre le plus lourd fardeau, la peau, la tête et les cornes, avec quoi il fallait faire 3 lieues et demie dans l'obscurité, à petits pas, à tâtons, parmi des épines traîtresses, impitoyables, des pierres dures et anguleuses, qui de peine faisaient lever le pied blessé par elles, et parmi des fondrières, des ravins prêts à ensevelir les passants. C'était un rude service qui exigeait une grande connaissance des lieux, une tension d'esprit continue, une grande force et un œil de chat.

Depuis quatre heures nous marchions ainsi, au risque de nous faire écraser par les buffles et les rhinocéros, quand nous réussîmes à atteindre une élévation de laquelle on distinguait durant le jour la position de mon camp, distant de 3 milles encore. Il pouvait être dix heures ; les lions, ces grands maîtres des bois durant la nuit, suivant l'expression cafre, rugissaient grandement, bruyamment ;

la nature entière tremblait à l'effort des vibrations de leurs voix : c'était comme un concert monstre auquel se gardaient bien d'applaudir les herbivores, couchés, blottis et constamment sur leurs gardes.

Pour nous, notre position, sans nous inspirer de craintes, pouvait être plus belle ; cependant une seule chose me contrariait et me donnait à réfléchir : je veux dire l'infériorité de l'homme durant l'obscurité, l'homme qui ne discerne rien alors, et dont par cette cause les armes sont impuissantes.

Autant pour nous reposer que pour essayer d'avoir de l'assistance, nous déchargâmes nos fardeaux, et du point dominant où nous étions j'envoyai en guise d'appel quatre coups de fusil bien résonnants. L'oreille tendue, j'écoute ; pas de réponse. Nouvel appel ; rien de plus, rien que la voix des lions. « Tout le monde dort chez nous ; continuons. »

L'obscurité était plus impénétrable encore, les bois devenaient plus denses, le terrain plus difficile. « Courage ! garçons. Allons, Wilhelm, doucement ; vois bien ! marche droit ! nous arriverons. » La bonne volonté ne lui manquait pas ; il y était d'ailleurs intéressé, et mieux que Boulandje il pouvait merveilleusement nous guider, tant il avait de fois cherché le miel dans ces mêmes endroits.

Les branches épineuses qui traversaient les étroits sentiers à la hauteur du visage nous avaient déjà passablement griffé la figure ; les yeux avaient été respectés, c'était le

principal. Nous espérions poursuivre ainsi notre chemin ; mais voici que tout d'un coup Wilhelm disparaît à deux pas devant moi.

« Eh bien, Wilhelm, où es-tu? — Ah ! » Et d'en bas m'arrivent ses plaintes. Il venait de prendre pour un sentier un ravin profond de 30 pieds. Heureusement la pente toute raide était chargée de buissons entrelacés qui s'étaient affaissés sous son poids et l'avaient conduit mollement jusqu'au fond, si l'on ne tient compte des épines dont son corps était tout déchiré. Nous dûmes, Boulandje et moi, chercher une descente plus facile pour dégager le pauvre diable, ce qui nous demanda plus d'un quart d'heure de travail ; ensuite nous poursuivîmes notre marche, et vers minuit seulement nous atteignîmes le camp. Tout le monde y dormait.

L'ipiva mâle, *Kobus ellipsiprymnus*, n'a point au cou d'aussi longs poils que la femelle ; son pelage est quelquefois légèrement plus foncé, d'un gris moins mélangé de fauve ; ses cornes ont de l'analogie avec celles du *riet-book*, tant par les annelures que par leur forme et leur direction ; la nature de la corne, noire à l'intérieur, est, au contraire, blanche avec une teinte verdâtre à l'extérieur, absolument d'une disposition contraire à celles du coudou, lesquelles sont noires extérieurement et blanches à l'intérieur. Il n'est pas rare d'en trouver qui ont 3 pieds de longueur suivant la courbe.

Cette espèce se distingue d'entre toutes par une bande

blanche, large de deux à trois doigts, qui couronne la croupe en forme de demi-cercle. Comme le coudou, elle porte aussi sur la face un trait blanc antérieur et supérieur à l'œil. Ses oreilles n'ont point la grandeur ni la largeur démesurée de celles du coudou : elles ont des proportions plus normales ; leur couleur, d'un roux fauve bien déterminé, ressort hardiment sur le fond gris du reste du pelage.

Par la taille, elle tient un rang parmi les plus grandes espèces ; sa force lui assure peut-être bien la première place, car l'animal a les jambes peu fines ; il est lourd et rablé, peu convenable à la course. On pourrait en faire un bon serviteur de trait. Sa peau, plus épaisse que celle de toute antilope de même taille, est d'un tissu solide et très-propre à être travaillée. Deux espèces de poils la couvrent : un poil long, peu serré, rappelant les soies de sanglier, est le seul véritablement apparent ; mais sous lui l'épiderme se garnit d'un autre poil très-court, très-serré et comme velouté, qui tient la même place que le duvet chez les oiseaux aquatiques.

Cette particularité m'a semblé remarquable, et c'est probablement à elle que l'on doit attribuer l'habitude de l'hippica de fréquenter les fleuves et de s'y coucher dans leurs eaux durant une bonne partie du jour, habitude qui, comme je l'ai déjà fait observer, lui a mérité d'emblée le nom de *water book* chez les chasseurs hollando-sud-africains. C'est un animal très-propre, et je ne saurais

dire pourquoi les tiques ne s'attachent point à sa peau.

Comme il a des rapports égaux avec les aigoceres d'un côté, le strepsiceros coudou et le redunca eleotragus de l'autre, les naturalistes ont créé pour lui le genre *Kobus*, dont il reste jusqu'aujourd'hui le seul représentant. Cette espèce vit en troupes de 6 à 8 dans le pays des Amazoulous, de 25 à 30 dans le pays de Massilicatzi. Elle hante de préférence les montagnes rocailleuses situées près des rivières. La chair n'en est pas fine. Je l'ai trouvée semblable à celle du gnou. Les Cafres n'en font que peu ou pas de cas. Ils prétendent que celle du mâle porte en soi une odeur forte et désagréable ; mais moi qui en ai fait usage, je n'ai pu m'en apercevoir.

Le lendemain à mon réveil, comme Henning m'avoua avoir entendu mon appel et qu'il n'avait pas jugé bon de me répondre, moins encore de m'envoyer du monde, je trouvai que pour le faire réfléchir sur son insouciance et lui donner le temps de songer à ce qu'il devrait faire en pareil cas, huit jours d'arrêts n'étaient pas trop. Pour lui, chasseur intrépide, infatigable, huit jours ainsi passés sans tirer étaient une poignante punition. En d'autres temps j'eusse souffert le premier de ce retard ; mais alors toute préparation m'était devenue impossible, tant la chaleur était forte et la corruption rapide. Afin qu'on le comprenne bien, je citerai ce fait, qui tout à la fois pourra donner une idée du gaspillage que nous étions forcés de commettre.

C'était au commencement de janvier; le matin quelques-uns de mes chasseurs vont à la provision; deux buffles tombent: l'un était un vieux mâle, l'autre une jeune femelle; cinquante ou soixante-dix livres de viande sont prélevées sur celle-ci seulement. Vers le soir, la viande, quoique fraîche du matin, était déjà tellement avancée que l'on pouvait être certain de l'impossibilité d'en tirer parti le jour suivant au lever du jour. Mes hommes demandèrent à repartir pour en tuer d'autres avant le coucher du soleil. Deux buffles sont encore tués, et l'un d'eux jugé fort convenable. Il était tard; on les laissa sur place sans les inciser. Le jour suivant, les miens y vont sans perdre de temps afin de rapporter le nécessaire. A la première coupure, une odeur infecte s'échappe de l'animal, dont la chair était déjà verdie.

A d'autres donc! Un vieux mâle est tué tout d'abord; c'était autant que rien. Vient le tour d'un jeune qui ne convenait pas non plus; enfin une jeune femelle est couchée par terre; et voici sept buffles tués en deux jours pour la consommation de dix à douze hommes. Cent livres seulement nous étaient nécessaires, et le poids approximatif des animaux tués pour fournir si peu n'était pas moindre de 9,000 livres.

Il ne faut donc pas s'étonner si durant un laps de huit ou neuf mois de chasse nous tuâmes pour nous et nos voisins au-delà de 500 buffles, 60 cannas, 18 coudous, 2 ipivas, 2 couaggas, 4 hippopotames, 4 rhinocéros,

200 sangliers et petites antilopes, telles que *duyker*, *bleek-steen-book*, *rooye-rhée-book*, *riet-book*, et 43 éléphants.

Au pays de Massilicatzi, dont j'aurai occasion de parler plus tard, nous tuâmes, moi troisième, pendant huit mois de séjour, une foule d'animaux dont j'ai perdu la liste; mais en ne comptant que les pièces destinées à la cuisine, je retrouve encore 300 buffles et 56 rhinocéros *Simus* et *Bicornis africanus* confondus. Le poids du tout, estimé au minimum, donne un chiffre de 1,572,000 livres, charge exacte d'un navire jaugeant 786 tonneaux 400 millièmes.



CHAPITRE XX.

Rencontre de six cents éléphants. — Mœurs du coucou indicateur. — Erreur des boers touchant le sphinx atropos. — Les vautours. — Le sanglier larvatus. — Le sanglier pacochoerus. — Ce que font ces animaux blessés par les lions. — Nid de l'ombrette. — Une autre chasse aux éléphants. — Dangers et difficultés de la chasse de l'éléphant. — Approche à la rampée. — Les troupes. — Le chasseur chargé. — Les masses; leurs dégâts. — Crainte qu'éprouve l'éléphant devant l'homme. — Acculement d'une troupe dans une vallée en cùl-de-sac. — Comment l'éléphant se procure uu peu de fraîcheur. — Rupture du cordon de barrage. — Mesure de sûreté que prend la femelle à l'égard de son jeune. — Les passions ne sont pas égales chez les deux sexes. — Effet des fruits fermentés sur le cerveau de l'éléphant. — Les Poes-Kop. — Erreurs et leurs causes. — Formation et destruction de l'ivoire. — Modes d'extraction. — Porosité de l'ivoire. — Comment procèdent certains chasseurs avant la vente. — Amazoulous chassant l'éléphant. — Singulier piège des Hollandais. — De l'éducation de cet animal. — Jeunes éléphants pris vivants; leur caractère. — Rapprochement de l'homme et de l'éléphant; de la nature de sa chair, de ses os et de sa peau; leur usage.

Le 14, divers travaux essentiels terminés, je formai le projet d'aller à la chasse le lendemain, afin d'obtenir d'autres *ipivas*, et le soir, en voyant le soleil se coucher pur, je prévins Kotchobana, Boulandje, Wilhelm, Nana, Houahouaho et Djantje de se tenir prêts à partir de bonne heure.

En conséquence, le 15 janvier 1843, jour pour moi de glorieuse mémoire, je me levai aux premiers rayons de l'aurore; je déjeunai légèrement, c'est-à-dire pour tout le

jour, je pris mon café comme un paresseux qui veut s'éclaircir le cerveau; puis je me mis en route, muni de mon bon fusil simple de douze balles à la livre, et faisant porter par un de mes gens un autre fusil double de seize, une scie, un sac de sel et d'alun. Mon Cafre Kotchobana portait son fusil, Boutlandje avait aussi le sien, les autres venaient sans armes. Je les destinai à se charger des dépouilles. A peu de distance je vis trois coudous que je ne voulus pas tirer, mon intention étant d'aller loin.

Nous marchâmes jusqu'à *Kos-Berg*, montagne que nous nommions ainsi parce qu'elle nous servait de garde-manger. Nous n'avions rien découvert jusque-là, sauf quelques rayons de miel. Nous fîmes un détour, laissant *Kos-Berg* au sud, et dirigeant premièrement nos pas vers le point où j'avais tué précédemment un ipiva. Nous avançons depuis plus de deux heures et demie, tous à la file dans un étroit sentier battu par le gibier. Je gardais la tête, poste difficile, mais que j'avais choisi, afin de guider moi-même et d'épargner quelques épines aux pieds de mes Cafres.

Tout à coup je m'arrêtai de surprise, au saut de trois lions qui partaient d'un buisson éloigné de 40 pas. Au même instant chacun de nos fusils fut reporté de l'épaule au bras armé. Le mâle, qui avait sauté le dernier, était là à 30 pas, regardant fixement, comme s'il eût attendu que nous fussions passés pour regagner son gîte. Il était jaune, sa tête paraissait énorme.

J'allais le tirer, je ne pouvais résister à cette envie : il se présentait si bien ! Mais, réfléchissant que tous mes Cafres n'étaient pas armés ; que c'était visiblement les exposer ; que si quelqu'accident survenait, ils seraient en droit de m'en faire des reproches, et que parmi eux j'avais déjà la douleur de compter des gens estropiés par les buffles, je pris le parti de le regarder en m'accroupissant, contemplation qui ne dura qu'un instant, car il s'en fut presque aussitôt. Il avait gagné en sautant un large espace, retombant sur ses pattes lourdement, et par une série de bonds il s'était soustrait à nos regards. J'estimai que la grosseur de ce lion devait être égale à celle d'un couagga.

On m'avait assuré qu'un lion ne craint pas un homme qui se tient debout ; mais qu'il fuit dès qu'il le voit s'accroupir ; que les Boschjesmans, qui le savent bien, règlent leur attaque sur la connaissance de cette habitude. Cette circonstance vint me rappeler la particularité, et plus tard divers faits me convinquirent de la justesse de la remarque.

Nous poursuivîmes la même direction, mes Cafres applaudissant à ma manière d'agir ; car si je l'eusse tiré et seulement blessé, il aurait pu, selon eux, nous tuer tous sans aucune exception. Trois quarts d'heure encore, et Houahouaho, l'un de ceux qui formaient l'arrière-garde, se détache pour nous montrer un éléphant. Je décidai qu'il fallait aller à lui. Nous marchâmes plus d'une demi-

heure avant de le retrouver à travers les bois; nous avançâmes avec précaution jusqu'à 20 pas. Il était derrière un mimosa rond qui le masquait à notre vue; nous approchâmes davantage; l'arbre seul nous séparait de lui. Un mouvement qu'il fit me prévint qu'il allait changer de place. Je jetai rapidement un regard derrière moi et je vis chacun de mes hommes prêts à faire feu.

Aussitôt qu'il se découvrit en marchant lentement, mon coup partit, suivi de trois autres coups. L'animal, atteint, vira au vent, allongea sa trompe, en battit l'air et s'éloigna de 50 pas, tandis que nous détalions à toutes jambes sous le vent. A 45 pas, tout en courant, je me retournai pour voir ses mouvements; ma casquette dans cette retraite précipitée resta accrochée à un mimosa : heureusement que ce ne fut pas ma barbe, je l'y eusse laissée sans doute avec ma peau.

Parvenus à 400 mètres du point où nous avions tiré, nous rechargeâmes. J'étais plus lent que mes Cafres, ayant deux fusils à charger, et Kotchobana me criait de venir, qu'il voyait l'animal immobile à peu de distance; mais, malgré ma hâte, lorsque j'arriyai, la bête avait décampé; nous primes ses traces et les suivîmes plus d'une heure. C'était une femelle accompagnée d'un jeune; elle était énorme. Déjà je m'impatientais de marcher aussi longtemps et je désespérais de la joindre, lorsque je vis un sanglier que je n'hésitai pas à tuer, car les miens et moi nous avions faim.

Sitôt après mon coup, mes gens entendirent l'éléphant trompeter et partir : aussi blâmèrent-ils ma conduite. Je reconnus mes torts ; je le croyais bien loin ; à peine était-il à 100 pas. Je les mis à l'œuvre pour le dépeçement de notre menu gibier, dont nous grillâmes quelques quartiers que nous mangeâmes sur place.

Pendant ce temps Kotchobana sortit de l'épaisseur du bois où nous étions ; l'élévation du lieu lui permit de découvrir à un mille de nous une troupe de trente ou quarante éléphants dont il voyait se remuer les vastes dos. Ils se tenaient à l'endroit où l'Om-Philos-Mouniama vient s'unir à l'Om-Philos-Om-Schlopu.

J'allais partir pour ce point, lorsqu'un de mes Cafres me dit : « Voyez, maître, tant d'éléphants, et aujourd'hui vous n'avez pas voulu nous laisser prendre nos fusils. — C'est vrai ; mais moi-même, m'y attendais-je, quand j'ai laissé au camp mon gros fusil d'un sixième ? C'est fâcheux, je n'y puis rien. — Eh bien, maître, il me faudra rester ici à les contempler ; c'est triste ! »

Le voyant alors en si bonne disposition, je lui confiai le fusil de Kotchobana, que je remplaçai en donnant à mon préféré le mien, ma poudre et mes balles. Ils étaient ainsi trois suffisamment armés. « Allez, leur dis-je, et tirez-vous d'affaire pour le mieux ; tâchez de vous montrer un peu sans moi puisque vous êtes si braves. » J'avais fait mes preuves, je n'étais pas fâché qu'une occasion se présentât qui pût les aguerrir ; j'étais surtout désireux de savoir s'ils puise-

raient en eux seuls assez de courage téméraire pour mener les choses à bonne fin, et pour acquérir cette certitude je n'avais pas balancé à faire un immense sacrifice, celui d'un rôle sur une scène aussi vaste, dans une position aussi imposante. C'était là mon beau rêve à moi, pour la réalisation duquel je m'étais transporté à plus de 3,000 lieues de mon pays.

Ils partirent, et moi je restai fixé sur une élévation d'où je pouvais les suivre à l'aide de ma longue-vue. Ils prirent sous le vent. Les éléphants marchaient rapidement et venaient vers le côté où j'étais. Bientôt je vis ces animaux fort en deçà et mes Cafres fort au delà. Que signifiait cette position respective? Assurément les miens avaient eu peur, puisqu'ils les avaient laissés passer sans tirer; c'est du moins ce que je conjecturai à l'instant même et ce que je trouvai vérifié plus tard.

Cette troupe qui venait à moi marchait du vent sous le vent; rester au vent à eux, c'est ce que je ne voulais pas; je partis donc à la course, leur coupant d'avance le chemin, et je me postai sur une roche au bord de la rivière, mais à 100 pieds d'élévation au moins. De cette place je pouvais voir beaucoup mieux, et je dois dire que peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir été témoins d'un pareil spectacle.

La pente escarpée au sommet de laquelle je me trouvais était accessible à ces animaux par derrière, mais tout à fait impraticable du côté de la rivière qui coulait à nos

pieds. Cette pente, formée de roches de granit, était couverte d'arbres épineux : c'étaient des mimosas, des aloès et des *kooker-booms* ou *na-booms*¹ ; de l'autre côté de l'Om-Philos, des bois clair-semés de mimeuses, et sur les bords d'immenses figuiers sauvages, puis des roseaux çà et là croissant dans le sable, lesquels étaient plus abondants vers une courbe de la rivière, près d'une montagne aussi à pic, triangulaire, distinguée par un éboulement de terre rouge.

Au milieu de ces roseaux se tenaient douze ou quinze éléphants. J'étais donc là avec un seul Cafre, un bon, mais, hélas ! trop faible fusil double, sans munitions, seulement avec ma longue-vue. Décidément, cette fois, je voulais être spectateur, contemplateur de cette grande scène.

Depuis dix minutes que j'étais à ce poste sans entendre tirer un seul coup de fusil, je me dépitais, maudissant la malencontreuse idée qui m'avait porté à donner mon fusil de douze à l'un des miens. J'avais d'autant plus raison de me tourmenter, que partout derrière nous ce n'était que craquement et cassements d'arbres, que cris et soufflement d'éléphants, que sons de trompette aigus de ces grosses bêtes, que les émanations de notre feu faisaient partout se remuer et s'agiter tumultueusement. Cette troupe de géants traitait les arbres comme un sanglier qui passe en sillonnant et couchant les herbes.

¹ Arbres à carquois.

Un bruit tel que celui de dix moulins à eau éveilla brusquement mon attention, qui dut se tendre plus d'une minute avant d'en connaître la cause, et je vis cinq femelles, chacune suivie d'un jeune, le tout suivi d'un mâle, qui passèrent la rivière et parcoururent l'autre bord durant quelques instants.

Je planais sur eux tous ; pour le tir on ne pouvait avoir une plus belle position. Que de regrets en songeant à mon fusil d'un sixième laissé au camp ! La petite arme que j'avais, quoique excellente, n'obtenait plus de moi qu'un dédaigneux sourire. Comme chasseur, personne n'était plus à plaindre que moi ; un pierrier eût admirablement fait mon affaire. En plaisante qui voudra, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'un canon de 6 eût procuré d'étonnants résultats ; ce n'eût pas été trop pour prendre en enfilade ces lignes de géants.

Un moment après, le même bruit se reproduisit, mais plus fort, et je pus apercevoir une autre troupe de quarante ou cinquante éléphants qui se tenaient de notre côté, longeant le fleuve, les pieds dans l'eau ; ensuite un éléphant seul traversant d'un bord à l'autre ; celui-ci, qui marchait dans le sable mouvant, s'enfonçait à tomber à chaque pas, ce qui me le fit prendre d'abord pour notre éléphant blessé. Je lui envoyai, mais inutilement, deux coups de mon fusil double sur le dos : il continua sans se douter que mes balles s'adressaient à lui.

Plus d'une demi-heure encore s'écoula, pendant laquelle,

partout où je jetais mes regards, je ne découvrais que troupes de ces animaux, qui, paraissant et disparaissant, étaient aussitôt remplacés ou suivis par d'autres. J'en ai vu plus de deux cents ; et en supposant que ce que j'ai vu soit le tiers, car de tous côtés les bois et les gorges en recelaient que ma vue ne pouvait atteindre, il s'ensuivrait que plus de six cents éléphants étaient réunis sur une surface de 3 milles de diamètre, et nous étions au centre de leur parc.

Enfin, lassé de voir et surtout de rester inactif, le fusil vide, outre l'inquiétude et le mécontentement de ne point entendre crier mes gens, je me décidai à revenir au point de notre grillade, que nous atteignîmes après avoir traversé plusieurs troupes. Mais Houahouaho, que j'y avais laissé, ne s'y trouvait plus. Craignant qu'il n'eût été écrasé par les éléphants, nous le cherchâmes et l'appelâmes à grands cris, auxquels répondirent les *longs nez* ; ce qui tout d'abord l'empêcha de se révéler à nous. Plus tard, il descendit de son arbre et revint encore tout transi de peur.

Les éléphants, disait-il, étaient venus en grand nombre souffler et trompeter autour de notre feu, et lui, pour se soustraire, avait naturellement dû prendre la fuite. En ce moment trois coups de fusil partirent à la fois. Une minute s'écoula et je compris que l'animal tiré n'était pas tombé, car les armes se taisaient. Encore quatre minutes, deux autres coups, même résultat ; puis cinq minutes ensuite, un seul coup et deux autres assez rapprochés, sui-

vis du cri d'agonie de l'éléphant. 400 pas à peine m'en séparaient, j'y allai par sauts et par bonds. Quatre coups à intervalles égaux furent encore tirés pour assurer sa mort.

Lorsque j'arrivai, je trouvai étendue morte une grande femelle qu'avait tirée Kotchobana. Elle n'avait pas moins de 10 pieds de hauteur et de 25 à 28 pieds de l'extrémité de la trompe à celle de la queue. J'appris de mes hommes qu'ils avaient évité la première troupe, qui faisait route trop lestement, et qu'ils avaient tiré trois éléphants, dont deux étaient partis, mais un blessé à mort. C'est en suivant les traces ensanglantées de ce dernier qu'ils avaient rencontré la femelle. Kotchobana l'avait ajustée à 48 pouces ou 2 pieds du sol; il l'avait atteinte précisément dans l'os de la jambe. Blessée à cet endroit, la bête ne pouvait forcer de marche; puis il avait rechargé en si grande hâte, qu'ayant oublié la baguette en fer restée dans le canon, balle et baguette, il avait tout tiré dans la jambe droite de devant, vers le milieu de la longueur de l'humérus.

L'animal allait tomber, la jambe blessée ou brisée en deux endroits, lorsqu'arriva Wilhelm, qui lui envoya un coup dans la gorge et le coucha par terre. Emporté malgré lui sur une pente raide, Wilhelm était arrivé à six pas à peine de l'éléphant quand il déchargea son arme; la proximité était telle que mon chasseur faillit être enseveli sous le colosse tombant privé de vie.

J'inspectai aussitôt les traces du blessé qui avait fui, et je vis qu'il répandait considérablement de sang. Au dire de mes gens, il devait en mourir. Nous laissâmes là notre chasse, après avoir eu soin de nous emparer de la queue pour preuve de possession ; et trois heures de soleil nous restant, nous partîmes.

Nous étions en route depuis plus d'une demi-heure, le vent au dos, le soleil dans les yeux, quand tout à coup mes deux Cafres qui marchaient devant s'élançèrent à gauche du sentier, fuyant à toutes jambes. J'étais à trois pas derrière eux, et derrière moi mes autres Cafres suivaient à 200 pas, discutant les chances de la chasse du jour. Je portais tout nonchalamment mon fusil à l'épaule en songeant que j'avais très-soif et en pensant au bonheur que j'aurais à me désaltérer.

Tout d'abord mon idée fut qu'un éléphant nous avait éventés, nous chassait et voulait nous châtier de sa trompe ; je virai rapidement et je courus dix pas. Le bruit du déchirement des buissons était fort. Bon, pensais-je dans ma course : c'est un éléphant ; il n'y a point de fuite possible, il me tuera, il vaut mieux l'attendre. Revirant alors plus rapidement que la première fois, je posai le genou droit en terre et me préparai à coucher mon ennemi en joue. Malgré mes dix pas de retraite, je vis à quinze de moi un énorme corps noir, une longue tête, une longue corne sur le nez (il était entre le soleil et moi), se dégageant d'épais buissons ; et comme si, en raison de ma démarche, il pré-

férât courir sur un autre, il vira de quatre rhumbs, fondant sur l'un des miens.

Alors véritablement indigné, transporté de colère contre un tel animal, je lui lâchai mon coup dans l'arrière-train, ce qui le décida à continuer son virement, parti qui peut-être aussi sauva la vie à mon Cafre Nanana ; car c'était à ses trousses qu'était le rhinocéros.

J'eus là, je l'avoue, une frayeur d'autant plus terrible que je m'y attendais moins, aussi près, sans songer à rien, d'un tel monstre stupide, farouche, lourd et brutal, qui s'irrite de tout et semble n'attaquer le premier que par la crainte de l'être lui-même. C'est un cochon démesurément grand que je dois croire de sens obtus, même dépourvu de sens olfactif, puisque le vent lui portant directement nos émanations, il n'avait été averti de notre approche qu'à dix pas de distance.

Depuis une heure le soleil était sous l'horizon quand nous atteignîmes le camp. Henning m'attendait à souper ; il avait déployé de diverses façons ses talents culinaires ; et Dieu sait si j'étais habile à faire honneur à ses mets nouveaux. En quelques minutes je lui eus conté notre journée ; il n'en fallait pas davantage pour faire naître chez lui mille projets et l'empêcher de dormir.

Dès le lendemain, à la pointe du jour, il voulait aller aux éléphants ; mais son temps d'arrêt n'était point expiré, et quoi qu'il pût dire, quoique mon parti pris fût contre mon intérêt, je restai inflexible. Cependant je lui fis grâce

d'un jour, et le 18 il put librement se mettre en route. Néanmoins je lui avais refusé la faveur de prendre le gros fusil, persuadé que le sien suffisait pour abattre un éléphant en le tirant à la tête.

Ardent et tourmenté de l'envie de faire mieux que ses prédécesseurs, Henning réussit dès le soir du premier jour à joindre une troupe et à en coucher deux par terre. Le lendemain, Souzouana, qui s'estimait heureux de me faire plaisir, vint chez moi m'apporter les deux queues. Kotchobana et Boulandje étaient, dans le même temps, partis pour visiter d'autres points diamétralement opposés à l'Omschlaty-Omkoulou, où Henning faisait ses preuves. Moi, qui n'avais gardé que deux hommes et un jeune Cafre, je chassais pour la provision, et, lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, le matin, quand venait nous appeler de sa voix vive, impatiente, agaçante, le coucou indicateur, nous suivions son vol saccadé, l'appelant nous-mêmes à chaque repos, afin de ne pas le perdre, jusqu'à ce qu'il nous eût conduits sur le point où se trouvait un nid d'abeilles sauvages.

Pour des chasseurs, ce n'était pas une recherche bien amusante que celle du miel; mais pour l'observateur elle ne manque pas d'un certain intérêt, et, pour qui aime ce que la nature nous offre de plus fin, cet intérêt devient immense. Mes gens étaient toujours prêts à partir pour cet autre genre de chasse, lequel aussi a ses dangers de plus d'une sorte : l'un prenait son fusil, corne à poudre et

sac à balles, tant pour se défendre des animaux qu'afin de faire du feu lors de la découverte du précieux dépôt; l'autre, armé d'une hache, devait toute son attention au vol du petit traître, lequel se révèle aussi par ses sons perçants.

Lorsque les connaissances de l'oiseau étaient trop étendues, la recherche devenait trop fatigante; il fallait franchir à sa suite quelquefois plus d'une lieue à travers de profonds ravins, des bois enlacés de broussailles et d'épines, et souvent la marche était barrée par des roches à pic, infranchissables ainsi que l'est une muraille. Comme il ne calcule pas les obstacles qui retardent la marche de l'homme, et qu'il cède toujours à un trop grand empressement, il arrive fréquemment qu'on le perd de vue; son *chir, chir, chir, chir*, résonne encore, s'éloignant toujours, et adieu le miel.

Mais aussi, quand la distance n'était pas trop grande, il était aisé de le suivre. Lorsque l'oiseau, fixé sur un arbre, ne voulait plus reprendre son vol, c'est que le miel n'était pas loin; il fallait tourner doucement sur un certain espace et tendre l'oreille au bruissement d'une mouche. En voyait-on quelqu'une, on la suivait de la vue; s'écartait-elle du centre indiqué, on en cherchait une autre dont l'allure fût différente; l'abeille qui ralliait la ruche se dirigeait vers un trou, soit dans un arbre, soit en terre, soit dans les roches. Alors il ne s'agissait que d'agrandir l'orifice et d'extraire les rayons, si les abeilles ne se montraient

furieuses ; en cas contraire, le fusil donnait du feu, et au moyen de paille sèche, surmontée d'herbes vertes, on enfumait les travailleuses, afin de leur ravir plus aisément leur trésor.

Les rayons se trouvent disposés verticalement, de manière à ne point permettre l'épanchement du miel. La cire varie en couleur, paraissant brunir avec le temps ; le miel n'a pas toujours non plus le même degré, soit en couleur, soit en densité ; ses qualités diffèrent davantage encore suivant la floraison. Ainsi, lorsque telle ou telle plante domine éclose, le miel aura tout son parfum ; quelques jours ensuite, l'odeur sera différente, parce que d'autres fleurs seront devenues plus nombreuses. Dans certaines localités, j'en ai goûté qui participait d'une amertume désagréable, parce que les abeilles avaient hanté de grands arbres couverts de fleurs violettes ; dans d'autres, il était laxatif au plus haut point, et pour cette cause il était rebuté. Mais dans tout *Doorn-Veld* (pays des mimosas), quand les mimosas sont en fleurs, le miel a un goût exquis ; il est alors fort sain et très-estimé.

Il importe surtout aux chercheurs de miel de trouver autre chose que des rayons secs, ce qui n'est que trop fréquent à la fin de l'hiver et au commencement du printemps. Il faut, comme on dit, que ces rayons soient gras ; mais tous ne le sont jamais complètement, et, à défaut de miel, les Cafres sont dans l'habitude de manger les larves dans leurs cellules avec toute la cire qui les entoure. J'ai

fait comme eux, et j'ai trouvé à ces rayons un goût lacteux légèrement sucré, qui plaît lorsqu'on en a contracté l'usage.

Suivant les lieux, c'est en novembre, décembre et janvier que la recherche du miel offre le plus d'avantages. Les Cafres consomment tout de suite ce qu'ils ont obtenu ; les boers le réservent, et quelques-uns en usent, faute de sucre, toute l'année avec le café et le thé ; les bastaards en font une bière enivrante au plus haut degré, à cause de la présence des racines du *mour-Boschis*, employées pour activer la fermentation.

Sans l'emploi de cette racine pernicieuse, la bière de miel est fort agréable et très-saine ; j'en fis souvent, et, quand le temps me manquait, je mélangeais du lait caillé sûr et du miel pour qu'il fût servi après trois jours de fermentation. Là, dans nos bois, au milieu de nos chasses plus ou moins prolongées, c'était chose délicieuse, ce mets possédant justement la quantité d'acide et de sucre nécessaire pour plaire à tout le monde.

C'est dans trois endroits principaux qu'il faut chercher les ruches, soit dans les parois rocheuses inaccessibles, soit dans les troncs creux, soit sous terre, dans les élévations faites par les termites. Ces dernières, rompues ou coupées par le fer de nos roues, nous étalaient quelquefois leurs trésors durant la marche ; les mouches s'en échappaient alors. Il y aurait de l'imprudence à faire arrêter trop proche, parce que l'odeur des chiens et des chevaux irrite

les abeilles, qui, aiguillonnant les bœufs, causeraient de graves accidents.

Lorsque le nid est placé dans un arbre creux, ne laissant qu'une étroite ouverture, il faut bien se garder d'y plonger le bras pour opérer l'extraction, si l'on ne veut s'exposer à une mort rapide, ou tout au moins à d'atroces souffrances ; différentes espèces venimeuses de serpents s'y logent volontiers, principalement le *kooper-kaapel* des colons.

C'est à ces reptiles seuls que l'on doit attribuer tous ces accidents dont les boers se plaisent encore à accuser l'innocent sphinx *atropos*, tête de mort, qu'ils nomment *Groot-honing-bye*. Ce sphinx, plus abondant dans l'Afrique australe qu'en Europe, aime le miel et s'aventure jusque sur les rayons ; mais le plus souvent on le trouve fixé sur l'écorce, à quelques pouces seulement de l'orifice ; tous ceux que j'ai obtenus avaient été recueillis là .

Les boers en ont autant d'horreur que d'un serpent . Ils s'imaginent que sa trompe est un conducteur du venin, et grande fut la stupéfaction de quelques-uns d'entr'eux lorsqu'ils me virent en toucher un sans crainte, le mettre ensuite dans la bouche pour leur prouver son innocence ; ils étaient si persuadés de sa nocuité qu'ils croyaient que je voulais en finir avec la vie. J'eus beau faire, imbus qu'ils sont dès la première jeunesse de ces préjugés, je ne pus en rassurer aucun au point de le décider à m'imiter.

Plusieurs voyageurs ont signalé depuis longtemps l'ha-

bitude qui distingue le coucou indicateur, si utile à l'homme de ces contrées, que chacun, sans le révéler aucunement, l'épargne en tous lieux. L'un d'eux a dit et Buffon a répété qu'il y avait du danger à suivre cet oiseau, d'autant qu'il lui arrivait de conduire souvent le chasseur sur des bêtes fauves, telles que lions et panthères.

Dès le principe, lorsque je n'avais encore étudié le coucou indicateur que chez les Amazoulous, j'étais tenté de rejeter ce dire comme une fable dépourvue de base, car là cet oiseau paraissait n'avoir d'autre instinct que celui qui lui a valu son nom; il nous conduisait assurément sur des ruches, et jamais que sur des ruches: aussi n'avions-nous qu'à nous louer de lui. Mais ensuite, par de là *Makalis-Berg*, j'eus occasion d'observer les démarches inutiles de mes gens, qui s'étaient rendus à l'appel du même oiseau, après dix ou quinze courses vaines; j'entendis les miens converser entr'eux et maudire l'*om-schlanvo* (nom sous lequel ils désignent le coucou); l'un avait été conduit deux fois sur un squelette de rhinocéros, l'autre sur un buffle mort, un troisième sur les os d'un canna. Henning lui-même, si friand de miel, avait été déçu à quatre reprises, et chaque fois il avait abouti à un squelette; dans deux circonstances, des hyènes avaient fui à son approche.

Il ne faut pas de ces faits conclure que le coucou indicateur s'entend avec les grands carnassiers pour leur donner des hommes à croquer; mais bien que, se repaissant aussi d'insectes, ce faible oiseau a besoin du concours de